

**Paulette Roulon-Doko**, LLACAN (Langage, Langues et Cultures en Afrique Noire - UMR 8135 du CNRS), INALCO, Labex EFL. Elle est directrice de recherche émérite au CNRS, spécialiste de la langue et de la culture d'une population de chasseurs - cueilleurs-cultivateurs de l'Ouest de la République Centrafricaine, les Gbaya.

**Mots-clés** : Gbaya – République Centrafricaine – parole – éducation – proverbes

## Le maniement de la parole en Afrique : un art de vivre chez les Gbaya de RCA

**Paulette Roulon-Doko,**  
*LLACAN/INALCO*

**L**es Gbaya sont une population d'environ un demi-million de personnes qui occupe un territoire situé, pour les quatre cinquième, à l'Ouest de la République Centrafricaine et, pour le dernier cinquième, au Centre-Est du Cameroun. Le groupe numériquement le plus important, appelé Gbaya kara ou Gbaya du Nord, est subdivisé en plusieurs sous-groupes dont font partie les Gbaya 'bodoé dont il est question dans cet article. Ceux-ci forment un groupe homogène d'environ 5 000 personnes réparties en une quarantaine de villages au Sud-Ouest de Bouar (RCA).

La langue gbaya appartient au groupe linguistique dit 'gbaya-manza-ngbaka', qui regroupe trois langues apparentées parlées dans les pays d'Afrique centrale suivants : la République Centrafricaine, le Cameroun et la République démocratique du Congo. Ce groupe fait partie des langues Adamawa-oubangiennes de la famille Niger-congo qui est le groupe linguistique le plus important d'Afrique subsaharienne.

Les Gbaya 'bodoé sont une société de chasseurs-cueilleurs-cultivateurs. Ils vivent dans une savane arbustive très verte, sillonnée par de nombreuses petites rivières dont les berges sont couvertes de forêts, exploitant toute l'année les ressources spontanées de leur milieu naturel par la chasse et la collecte, tout en pratiquant une petite culture (manioc, sésame et plantes vivrières). Sur le plan technologique, ils façonnent des poteries, confectionnent des vanneries, travaillent le bois et le fer dont ils étaient autrefois producteurs. Ils se caractérisent par une hiérarchisation sociale très réduite : il n'y a pas de métier réservé dont un individu ou un groupe pourrait revendiquer l'exclusivité. Outre les nécessaires activités de subsistance, chacun se livre aux occupations de son choix. Culture de tradition orale, le savoir y est commun à tous et chacun peut y avoir également accès.



© Paulette Roulon-Doko (2011)

Fig.1 : village de Ndongué (Centrafrique)



© Paulette Roulon-Doko (2011)

Fig.2 : retour d'un chasseur (Ndongué, Centrafrique)

## La conception gbaya de la parole

La « parole »<sup>1</sup> *wèn* a un support, la « voix » *kò-gér* (intérieur.D/cou) et un outil, « la langue, l'idiome » *nú*<sup>2</sup> que seuls les humains savent utiliser. Le verbe « parler » n'est pas un terme simple mais un terme technique, le verbe transitif *tò* dont le sens de base est « rendre performant ». Il réfère au fait d'« affûter » une lame lorsque le COD est le terme couteau ou coupe-coupe, par exemple, et au fait de « parler » lorsque le COD est le terme parole ou langue. Parler une « langue », *nú*, permet d'exprimer des « paroles », *wèn*. Ces paroles sont une production élaborée qui se distingue de la simple production brute, que sont les cris des animaux ou les pleurs des hommes, qu'exprime le verbe *hei*, dont le sens de base est « rassembler dans un but précis ».



© Paulette Roulon-Doko (1971)

Fig.3 : conversation animée entre deux enfants à Ndongué (Centrafrique)

La langue est propre aux hommes, les animaux ne disposant que de cris. Chaque langue est définie par référence à la communauté qui l'emploie – *nú gbáyá* (langue/gbaya), « le gbaya » –, mais aussi par référence à un comportement culturellement identifié – *nú ndéla* (langue/mensonge), « la langue du menteur »<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> - Les guillemets à la française (« ») signalent la traduction en français d'un terme ou d'un énoncé gbaya, les guillemets doubles (“ ”) encadrent une citation. Les abréviations utilisées dans le mot à mot sont : D = connectif tonal, ACC = accompli, INAC = inaccompli, INF = infinitif, INS = marque d'insistance, NOMIN = nominalisateur, TOP = marque de topique, 1, 2, 3 = personnes, S = singulier.

<sup>2</sup> - Ce terme qui désigne « la partie active » de l'élément qui le détermine (Roulon, 1987 : 51 ; Roulon-Doko, 2003 : 71) signifie, employé seul, « la langue, l'idiome » c'est-à-dire l'activité humaine par excellence.

<sup>3</sup> - Pour plus d'exemples, cf. Roulon-Doko, 1997 : 186-187.

## Apprendre à parler : tɔ́ nú ou la maîtrise de l'outil langue

Lorsque le petit enfant apprend à parler, c'est-à-dire à maîtriser la langue (*tɔ́ nú gbáyá*), il existe, pour l'aider pendant cette phase d'apprentissage, certains procédés que je vais présenter successivement. Il s'agit soit d'une technique pour lui faciliter l'acquisition de certains éléments de la langue, soit de jeux qui lui permettent de s'exercer tant à bien prononcer qu'à bien découper les syllabes.

### Un 'parler bébé'

Tout d'abord, il existe un 'parler bébé' qui ne consiste pas à modifier un certain nombre de mots, comme le font certains parents en France. Il s'agit d'une technique pédagogique qui n'est utilisée que pour un phonème, la vibrante à un seul battement 'r', dont la réalisation est jugée difficile. Pour ce faire, les adultes, et pas seulement les parents, produisent lorsqu'ils s'adressent à un petit enfant une latérale 'l' au lieu de la battue 'r' – *ndálà* pour *ndàrà* (« chaussure »), par exemple –, ces deux phonèmes ayant le même point d'articulation apico-alvéolaire. Une fois l'enfant habitué à placer correctement sa langue, il lui sera plus facile de produire, en ce même point, un battement et donc de réaliser correctement cette vibrante.

### Des virelangues

Par ailleurs il existe des virelangues qui permettent aux enfants de s'exercer, de façon ludique, à distinguer des sons dont la réalisation est proche mais que la langue distingue. Ainsi, en gbaya, on trouve les virelangues suivants pour distinguer :

- les nasales 'm', 'n' et 'ɲ':

**ɲìnà    ɲímá    ɲín**

remède    malade    dent

Un remède contre le mal de dent.

- la consonne simple 'p' et la labio-vélaire 'kp' :

**kpǎn                    dǒŋ            tùà            né**

rat\_de\_Gambie.D    derrière.D    maison    ETRE-ESS

**kpákátí                pǎŋá    kpàn**

seulement            amer            rat\_de\_Gambie

Les rats de Gambie de derrière la maison ne sont que des rats de Gambie amers<sup>4</sup>.

- les labio-vélaire sourde 'kp', sonore 'gb' et mi-nasale 'ngb' :

**kpáré    gbòlò                    kóm    né            kpákátí**

semence    feuille\_à\_gluant    de.1S    ETRE-ESS    seulement

**kpáré    gbòlò                    hàrngbàí**

semence    feuille\_à\_gluant.D    gombo

Mes semences de feuilles à gluant sont toutes des semences de feuilles à gluant de gombo.

<sup>4</sup> - Au lieu du terme « maison », on peut avoir un nom de rivière *yóé*, par exemple, et il y a aussi une variante : *pér kpǎn dǒŋ gbàdán né kpákátí pǎŋá kpàn*, « le piège à rat de Gambie des bords du *Gbadan* ne prend que des rats de Gambie amers ».

*Un parler de type 'javanais'*

Il existe aussi un parler ludique de type 'javanais' que pratiquent les jeunes. Il s'agit de faire suivre chaque syllabe d'une syllabe commençant par un 'f' suivi d'une consonne identique à celle de la syllabe précédente, l'ensemble étant affecté d'un schème BH. Ainsi, par exemple, « viens ici » *mèté hè* devient *mèfè tètè hèfè*. Un tel exercice montre que le découpage syllabique est bien maîtrisé par ceux qui l'utilisent<sup>5</sup>.

Mais il ne suffit pas de parler la langue pour manier correctement le langage et l'enfant va devoir apprendre à maîtriser la parole.

**Apprendre à parler : *tə wèn* ou la maîtrise de la parole**

La parole permet à chacun d'exprimer sa pensée, sans se confondre pour autant avec elle. C'est d'ailleurs l'existence d'une distance plus ou moins grande entre ce qui est dit et ce qu'on a pensé qui permet l'élaboration des stratégies de paroles. Toute parole manifeste une pensée, qu'il s'agisse d'une « parole ordinaire » (*gé wèn* : simple/parole) ou d'une « parole profonde » (*dúká wèn* : profonde/parole), dont on doit expressément chercher le sens au-delà des mots. Il faut pour cela un apprentissage dont je vais retracer les grandes lignes.

*De la parole ordinaire à la parole profonde*

Apprendre à maîtriser la parole est un cheminement dont les premières étapes commencent vers 4 ans, dès que l'enfant sait parler et comprend correctement ce qu'on lui dit (maîtrise de l'outil langue).

La première chose qu'il va devoir découvrir est qu'il y a une distance entre la parole prononcée et la pensée qu'elle relaie. Les mises en garde des parents lorsque l'enfant fait quelque chose de risqué, voire de dangereux (toucher le feu, saisir un couteau...), ne provoquent plus une intervention directe comme c'était le cas lorsqu'il était plus petit, ni une interdiction, mais l'expression, en parole, des conséquences prévisibles de l'attitude en question, c'est-à-dire de son aboutissement logique. Une telle attitude responsabilise l'enfant et l'incite à faire attention aux paroles qu'on lui dit (Roulon et Doko, 2009 : 218).

Les parents ensuite « emmêlent la parole » (*yúkútá wèn*) en disant le contraire de ce qu'il serait logique de dire. À l'enfant qui trébuche, on dira « surtout ne regarde pas devant toi ! ». De tels énoncés ont une intonation particulière que l'enfant apprend vite à identifier et que je rends en français par « surtout » (*ibid.* : 219).

Une telle attitude devient ensuite systématique et porte sur les petites commissions qu'on peut demander aux enfants. Elle consiste en un procédé d'inversion (*zíká wèn* : retourner/parole) qui souligne une distorsion entre la parole émise et le message sous-entendu, c'est-à-dire l'intention précise qui veut être transmise. Si le père, par exemple, envoie son enfant chercher du tabac, il va ajouter « et surtout prends ton temps », ce qui, contrairement à ce qui lui est dit, signifie qu'il attend de lui qu'il se dépêche et revienne vite. L'intonation particulière déjà mentionnée s'applique à ces énoncés (*ibid.* : 220). Tous ces procédés pédagogiques ne sont accompagnés d'aucune explication. Cette attitude des adultes vise, en situation, à développer la réflexion de

<sup>5</sup> - Pour plus de détails, cf. Moñino et Roulon, 1972 : 110-111.

l'enfant afin qu'il apprenne à faire la part des choses et ajuste ce qui est dit à la situation réelle, en un mot qu'il cherche le sens profond au-delà des mots.

*Les proverbes tó-wèn, littéralement « la parole pilée »*

Une fois ce procédé d'inversion maîtrisé, la courbe intonative avec un ton supra-haut en final est abandonnée et l'enfant, en grandissant, va être à même de pouvoir identifier un proverbe quand il en entend un, puis il commencera un peu plus tard à savoir en produire à son tour. Les jeunes gens accèdent alors au niveau le plus élaboré de la « parole cachée » (*hýsá wèn*) que sont les proverbes, littéralement des « paroles pilées » (*tó-wèn*). Cette expression souligne bien qu'au sein de chaque proverbe les mots forment un tout amalgamé dont il va falloir identifier les éléments porteurs de l'intention réelle du locuteur, sans s'attarder sur ceux qui sont vides de sens (*páyá wèn* : déchets/parole), afin de parvenir à en comprendre le message. Ainsi chaque proverbe « comprend deux éléments, chacun perçu comme incomplet [...] [qui] se réfèrent l'un à l'autre et créent une corrélation qui, elle, définit un symbole » (*ibid* : 225), comme l'illustre le proverbe suivant :

<b>fió</b>	<b>gbè</b>	<b>kpàn</b>	<b>bàà</b>	<b>ʔé</b>	<b>zù</b>	<b>zè</b>
mort.D	à tuer	rat de Gambie	ACC.prendre.D	INF.ACC.poser	sur.D	fumée

La mort qui a tué le rat de Gambie est mise sur le compte de la fumée.

Le trappeur en enfumant le rat croit l'avoir ainsi tué, or celui-ci peut très bien être mort avant et d'autre chose. Ce proverbe symbolise des apparences trompeuses, il s'agit d'un avertissement.

Mais comprendre le symbole ne suffit pas, encore faut-il savoir à quelle situation il s'applique. Seuls l'émetteur du proverbe et son destinataire partagent cette information, ce qui évite à la critique – la remontrance, le conseil ou le doute –, bien que formulée en public, de mettre mal à l'aise, c'est-à-dire de faire honte à celui qu'elle vise, car son anonymat est de fait garanti. Seuls ceux qui ont tous les éléments en main – à savoir l'émetteur et son destinataire – peuvent saisir ce qui est en jeu. De fait, un même proverbe peut donner lieu à une pluralité d'interprétations selon la situation de chacun, toutes conformes au symbole défini par l'analyse de sa structure binaire que tout le monde a pu décrypter facilement. Les proverbes doivent donc être dits en situation pour transmettre le message souhaité. Le destinataire peut répondre par un proverbe sur le champ, mais, le plus souvent, la réponse est différée dans le temps, voire il peut ne pas y avoir de réponse. Les proverbes les plus usuels sont soit des conseils, soit des paroles conciliantes, soit de simples constats auxquels il n'y a rien à répondre. Chez les Gbaya, les proverbes sont une façon de dire, ou plutôt de ne pas dire directement, quelque chose, ce qu'exprime le verbe « piler » (*to*) lorsqu'il a pour COD la parole pour référer à une partie de discours qu'on ne veut pas être comprise par quelqu'un d'autre que celui à qui on s'adresse sans le désigner, car c'est à lui de comprendre qu'il en est le destinataire. S'il ne comprend pas, tant pis, il faudra au besoin recommencer.

Ce parcours qui conduit chacun à maîtriser la « parole profonde » (*dúká wèn*) est essentiel pour préserver l'harmonie entre tous et témoigne de l'habileté qu'on attend de chacun dans le maniement de la parole. Chez les Gbaya, l'usage élaboré de la parole qui témoigne du savoir-vivre de chacun constitue un savoir très valorisé.



Fig. 4 : à l'écoute d'un récit de chasse

### **Wèn : de la « parole » au « problème »**

Dans la conception même des Gbaya, la parole, une fois émise, a une vie autonome qui n'est plus contrôlable. Ils la considèrent comme un gibier, plus spécifiquement un animal vivant dans un terrier qui comporte diverses galeries et sorties qui peuvent égarer le chasseur qui le poursuit<sup>6</sup>. Il faut donc suivre la parole à la trace, pas à pas, et c'est en termes de chasse qu'on en parle. On ne manquera pas de remarquer quand elle « saute », soulignant que quelque chose est passé sous silence ; quand elle « se retranche », comme un buffle acculé, en cachant une parole de colère sous une autre plus neutre ; quand elle « traverse », passant brusquement à un autre sujet ou s'adressant à un autre interlocuteur ; quand elle « pointe son nez », étant refoulée à peine émise ou quand elle « s'emmêle » en s'embrouillant<sup>7</sup>... Les Gbaya disent que « les paroles restent [aussi visibles] que les traces d'un passage [qu'on s'est frayé] », elles ne s'envolent donc pas comme le dit le proverbe français<sup>8</sup>. Cette conception ne laisse pas de place pour une erreur ou un lapsus. La première parole prononcée est toujours prise en compte, on ne peut plus la corriger et rien ne peut l'effacer, ce que le proverbe suivant résume bien :

<sup>6</sup> - Une représentation de cette conception est proposée dans le film *Le jugement entre Gnognoro et Sofine*, Roulon-Doko, 2008.

<sup>7</sup> - Les termes gbyaya ont déjà été présentés dans Roulon-Doko, 1997 : 188.

<sup>8</sup> - Les paroles s'envolent et les écrits restent.

zàmbéré    ʔá    tɔ̀ɔ̀    sɔ̀ɔ̀    wèn    né    kàyáà  
 guib            TOP    ACC.dire.D    REVOLU.INS.    parole    ETRE-ESS    aîné.NOMIN.

Le guib l'a dit il y a bien longtemps, la parole c'est l'aînée.

Ainsi toute parole porte à conséquence et c'est donc bien en amont, avant même de parler, qu'il faut faire attention. Après, cela n'est plus du ressort de l'émetteur, car la parole une fois prononcée a une vie autonome et peut devenir, dans certaines conditions, un problème.

De fait, un seul et même terme *wèn*, qui signifie (i) « parole » et (ii) « problème », est souvent rendu en français local par « palabre ». Dans le premier sens, *wèn* « parole » est le COD du verbe *tɔ*<sup>9</sup> (rendre performant) pour signifier « parler » de façon neutre, et également d'autres verbes qui permettent de préciser la façon dont on la produit, tels « murmurer » (*nuɲuri*), « chuchoter » (*fɛ̀ɛ̀* : cracher) ou « bavarder » (*bur* : délier). Par contre, dans le second sens, lorsque le terme *wèn* réfère à un « problème », il est le COD de verbes comme « faire » (*dɛ*), « chercher » (*kii*), « trouver » (*kpa*), et sera plutôt rendu en français par « des histoires ».

### Les paroles sociales

La parole peut aussi être la réponse qu'on peut opposer à toute parole devenue problème, comme je vais maintenant le présenter.

#### *Le jugement coutumier*

Pour limiter les effets négatifs de certaines paroles qui, en se diffusant et en se développant, menacent la vie de la communauté tout entière, les Gbaya ont recours au jugement (Roulon-Doko, 1994). « Juger » se dit *báá wèn* (suivre à la trace/parole) ou, en utilisant le terme « jugement » (*kità*) emprunté au peul, *báá kità*. Lorsqu'une situation de conflit déborde les protagonistes initiaux pour s'étendre sur l'ensemble du lignage, quelqu'un prend l'initiative de convoquer tous ceux qui sont concernés afin de tenter de la régler. Pour ce faire, chacun, hommes comme femmes, va pouvoir venir exprimer son point de vue devant les autres. Le but étant de mettre à plat tous les éléments qui ont produit le conflit afin de pouvoir y mettre un terme ou, du moins, de trouver une solution pour le calmer. On ne manque pas, dans une telle occasion, de rappeler qu'il faut « craindre le courroux des ancêtres » (*yú kii sɔ̀* : fuir / peur.D / ancêtres) et donc dire la vérité. Car les ancêtres, étant en effet les témoins omniprésents de la vie de chacun, savent à coup sûr si l'on dit la vérité, et mentir, c'est les offenser (Roulon-Doko, 2013). Il n'est pas nécessaire d'avoir, avant le déroulement du jugement désigné, un juge, n'importe quel « grand » (*gásái*) peut à la fin « formuler le jugement » (*ʔéé zú kità* : poser/sommet externe.D/jugement) qui ne prend jamais la forme d'un arrêt exécutoire. En effet, la société gbaya traditionnelle n'a pas de moyen coercitif. Tout repose sur le consensus et fait appel au bon sens de chacun.

<sup>9</sup> - Le verbe *tɔ* signifie, employé intransitivement avec un sujet animé, « dire ».



Fig. 5 : jugement sur la place du village de Ndongué

### *Des paroles performatives*

Une parole performative est une parole dont l'action est immédiate, la proférer, c'est agir. Il en existe de deux sortes chez les Gbaya que je vais rapidement présenter.

#### Les serments

Pour lutter contre une parole qu'on conteste (*káfá wèn* : nier/parole), il existe un certain nombre de paroles qui permettent de « jurer » (*káná mɔ* : proclamer publiquement/chose) pour attester de sa bonne foi et rétablir une vérité à laquelle on croit. Ces serments probatoires, c'est-à-dire qui portent sur le passé, sont des formules qui varient selon le sexe et l'âge de l'intéressé mais ont tous en commun de renvoyer à une souffrance vécue (décès des parents, souffrance physique subie pendant les initiations...). Les plus communes, utilisées par tous, prennent à partie soit les « cendres » (*búk*) d'une couleur gris claire qui évoque la couleur blanche liée au deuil, soit la « terre » (*nù*) où on ensevelit les morts, soit encore le « cadavre du père ou de la mère en brousse » (*wòr dáà / nàà zaŋ-bèè*), dans le cas où l'un ou l'autre est véritablement déjà mort. Si ces serments ne parviennent pas à faire taire la parole qui s'acharne contre lui, celui qui en souffre cherchera à prouver sa vérité par des procédures ordaliques que je n'aborderai pas ici<sup>10</sup>.

Il existe, de plus, chez les Gbaya, deux types de serments promissoires, c'est-à-dire qui portent sur l'avenir et non plus sur le passé. Ce sont les « malédictions » (*fómá mɔ* : maudire/chose) et les « promesses » (*háq ní* : donner/bouche). Dans les deux cas, la bouche (*nú wnú* : partie active.D / *homo*<sup>11</sup>) qui a proféré de tels serments en

<sup>10</sup> - Pour plus de détails sur l'ensemble des serments, cf. Roulon et Doko, 1991.

<sup>11</sup> - J'utilise ce terme latin *homo* pour renvoyer à tous les individus, hommes comme femmes.

reste imprégnée. Ne pouvant faire disparaître la parole proférée, il sera par contre possible de « nettoyer la bouche » (*fórá nú wí*) qui l'a prononcée, la débarrassant des traces de cette parole lorsqu'on ne veut plus la respecter. C'est la seule façon de lever une malédiction ou une promesse.

Ainsi, à la parole devenue problème, les Gbaya opposent une parole performative, celle qu'on produit en jurant (serment probatoire). Par contre, ne pouvant modifier la parole performative que représentent les malédictions et les promesses (serments promissoires), il n'est possible que d'en libérer la bouche qui les a prononcées en la lavant.

### Les prières aux ancêtres

Dans la vie quotidienne, on s'adresse volontiers aux ancêtres (*búrá sɔ̃* : délier/ancêtres). Ces paroles adressées aux ancêtres peuvent : soit (i) demander leur protection, comme c'est le cas de la prière collective qui a lieu en début de saison sèche, avant que ne commence la saison de chasse, tout en les honorant par l'offrande d'un repas, soit (ii) leur exposer la situation en insistant sur le respect des règles de la communauté par les vivants, lorsqu'il s'agit de corriger une situation qu'on juge leur avoir déplu, car on a perçu les signes de leur mécontentement. C'est par exemple le cas lorsqu'une femme a des problèmes de fécondité ou que quelqu'un souffre d'une maladie qui ne semble pas lui laisser de répit. Dans les deux cas, on attend que la parole qu'on adresse aux ancêtres soit performative, en obtenant soit un renforcement de leur protection dans le premier cas, soit la résolution du problème dans le second cas.

Dans le cas d'une maladie qu'on pense relever de la sorcellerie, c'est également par une parole performative qu'on adresse anonymement au sorcier, qui fait nécessairement partie du lignage, qu'on essaie de le raisonner et d'obtenir qu'il cesse son activité néfaste<sup>12</sup>.

### Les paroles du monde

Si les animaux et, a fortiori, les choses ne disposent pas d'une « langue » (*nú*), les bruits qu'ils émettent sont interprétés en terme de « paroles » (*wèn*) par les Gbaya. Il en va ainsi de la course de la vache et de celle du buffle, du ronflement des feux allumés pour une grande chasse, des soufflets de la forge, de la toux... Cependant, ce sont principalement la musique des tambours et le cri des animaux qui donnent lieu à de telles interprétations. Dans tous les cas, il ne s'agit pas d'une interprétation individuelle mais d'un consensus culturel partagé par tous.

Une place à part est à faire aux cris d'oiseaux, qui représentent l'ambiguïté que définit ainsi le proverbe suivant.

<b>wéwéi</b>	<b>kɔ̃</b>	<b>sàrá</b>	<b>hè-mò</b>	<b>nòé</b>	<b>sé</b>
homme	INAC.répondre	appel.D	cri	oiseau	d'abord

L'homme répond d'abord au cri de l'oiseau.

Dans le doute, il convient toujours de vérifier ce qu'il en est pour éviter d'ignorer le message ainsi transmis, comme cela arrive régulièrement dans les contes où l'oiseau messenger de mort est un motif récurrent<sup>13</sup>.

<sup>12</sup> - Sur les ancêtres et les sorciers comme cause possible de maladies, cf. Roulon, 1985 : 97-98.

<sup>13</sup> - Ce thème est développé dans Roulon et Doko, 1987.

En conclusion, suivant la parole des locuteurs, j'ai présenté avec leurs propres mots leur conception traditionnelle de la parole et du savoir qu'elle représente à leurs yeux. Ainsi, la parole qui échappe à l'homme dès qu'elle est prononcée peut devenir une menace. Il faut donc la contrôler en amont. C'est pour cela que les Gbaya attachent une très grande importance à l'acquisition de son maniement et se donnent les moyens de transmettre ce savoir à leurs enfants. Savoir parler constitue, dans cette culture, le savoir par excellence. Le recours aux paroles profondes permet à chacun d'exprimer ce qu'il veut dire sans que l'interlocuteur n'ait jamais à ressentir de la honte. Il s'agit, en fin de compte, de ne fragiliser personne dans cette société qui, par principe, cherche toujours à réconcilier les parties adverses et fonctionne par consensus.

---

## Références bibliographiques

---

### **Moñino Y. et Roulon P.,**

1972, *Phonologie du Gbaya kara 'bodoé de Ndongué Bongowen (région de Bouar, R.C.A.)*, Paris, Bibliothèque de la SELAF, 31.

### **Roulon P.,**

1985, « Étiologie et dénomination étiologique des maladies gbaya 'bodoé (Centrafrique) », *L'Ethnographie*, 96-97 : 81-102.

1987, « La détermination nominale en Gbaya kara 'bodoé » in Boyeldieu P. (dir.), *La maison du chef et la tête du cabri. Des degrés de la détermination nominale dans les langues d'Afrique Centrale*, Paris, Geuthner : 45-58.

### **Roulon-Doko P.,**

1994, « Le jugement coutumier chez les Gbaya 'bodoé », *Droit et Cultures*, 27 : 135-145.

1997, *Parlons Gbaya*, Paris, L'Harmattan.

2003, « Les parties du corps et l'expression de l'espace » in Robert S. (dir.), *Perspectives synchroniques sur la grammaticalisation. Polysémie, recatégorisation et échelles syntaxiques*, Louvain, Peeters : 69-85.

2008, *Le jugement entre Gnongoro et Sofine*, CNRS-UPS2259, Cultures, langues, textes.

En ligne :

[https://www.canal-u.tv/video/cnrs\\_ups2259/le\\_jugement\\_entre\\_gnongoro\\_et\\_sofine.12451](https://www.canal-u.tv/video/cnrs_ups2259/le_jugement_entre_gnongoro_et_sofine.12451)

2013, « Sous le regard des ancêtres... chez les Gbaya 'bodoé de Centrafrique » in Verdier R. et Kalnoky N. et Kerneis S. (dir.), *Les justices de l'invisible*, Paris, L'Harmattan : 463-478.

### **Roulon P. et Doko R.,**

1987, « Entre la vie et la mort : la parole des oiseaux », *Journal de la Société des Africanistes*, 57/1-2 : 175-206.

1991, « Jurer, maudire ou promettre : expression et conception du serment chez les Gbaya 'bodoé de République Centrafricaine » in Verdier R. (dir.), *Le serment. Théories et devenir*, tome 2, Paris, Éditions du CNRS : 274-288.

2009, « La parole pilée : accès au symbolisme chez les Gbaya 'bodoé de Centrafrique », *Cahiers de Littérature Orale*, 66 : 217-232 (Réédition de l'article de 1977 in *CLO*, 3 : 33-49).